



Louis-Georges TIN, *L'invention de la culture
hétérosexuelle*

Paris, Éditions Autrement (Collection Mutations/Sexe en tous genres
249), 2008, 208 pages

Didier Lett



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9751>
DOI : 10.4000/clio.9751
ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2010
Pagination : 287-290
ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Didier Lett, « Louis-Georges TIN, *L'invention de la culture hétérosexuelle* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 31 | 2010, mis en ligne le 21 juin 2010, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9751> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9751>

Ce document a été généré automatiquement le 21 décembre 2020.

Tous droits réservés

Louis-Georges TIN, *L'invention de la culture hétérosexuelle*

Paris, Éditions Autrement (Collection Mutations/Sexe en tous genres 249), 2008, 208 pages

Didier Lett

RÉFÉRENCE

Louis-Georges TIN, *L'invention de la culture hétérosexuelle*, Paris, Éditions Autrement (Collection Mutations/Sexe en tous genres 249), 2008, 208 pages.

- 1 Conséquence à la fois du mouvement de l'histoire des femmes et du genre et de l'histoire des sexualités, un nouveau champ d'étude très prometteur s'ouvre aux historien-ne-s, celui de l'hétérosexualité. Les études sur cette autre « omniprésence invisible » (pour plagier l'expression utilisée par John Tosh à propos des hommes en tant qu'êtres sexués) n'en sont qu'à leurs balbutiements en Europe (il s'est tenu à Louvain, en octobre 2007, un colloque intitulé « L'histoire contemporaine des hétérosexualités : un impensé de la recherche ? »). Outre Atlantique, en revanche, des travaux d'importance existent qui, comme souvent, portent presque exclusivement sur la période contemporaine. Voilà plus de trente ans, élaborant un compte-rendu critique dans la revue *Womanhood in America, The Body Politic* (décembre-janvier 1977-1978), Jonathan Ned Katz écrivait : « L'existence de cette chose si particulière qu'est l'histoire de l'hétérosexuel à côté de l'histoire de l'homosexuel n'a pas encore été reconnue et ses implications n'ont pas davantage été analysées ». En avril 1996, il publiait *The Invention of Heterosexuality* (New York, Dutton Books/Penguin), livre traduit en français en 2001 : *L'invention de l'hétérosexualité* (Paris, Epel). L'ouvrage, centré exclusivement sur les XIX^e-XX^e siècles, visait à démontrer comment, surtout à partir de Freud, s'était construit l'idéal hétérosexuel.
- 2 Louis-Georges Tin traite donc ici d'un thème laissé dans l'ombre par l'historiographie française : la culture hétérosexuelle (uniquement masculine) du Moyen Âge central à

l'époque contemporaine. Comme il le rappelle justement dans son introduction, si l'hétérosexualité a été aussi peu interrogée par les historiens, c'est parce qu'elle s'est imposée progressivement comme la norme « naturelle », à partir de laquelle se sont définies les autres formes de sexualité. Cette « évidence invisible » (p. 192 ; J.N. Katz parlait de « fantôme souverain » ou de « présence absente », p. 69 de la version française) est également une construction historiographique ; l'auteur le montre très bien, par exemple, à travers les choix opérés par Guillaume Picot qui, lorsqu'il présente *La Chanson de Roland* en 1972, préfère donner à voir aux élèves le bref passage évoquant les sentiments entre Roland et Aude (ce qui ne représente que 1 % de la *Chanson*) et occulte l'amour, omniprésent dans l'œuvre, qui unit Roland et Olivier.

- 3 Quelle est la thèse formulée par l'auteur ? Selon lui, « c'est vers le début du XII^e siècle qu'elle [la culture hétérosexuelle] émerge en Occident, à la faveur de la société courtoise » (p. 13). Il perçoit cette « émergence » (qui devient, dans le titre, une « invention ») par la valorisation du couple hétérosexuel et par le dénigrement des relations homosexuelles entre les hommes dans une époque perçue comme profondément homosociale. Ce changement se serait opéré malgré des « résistances », chevaleresque, cléricale et médicale, trois types de discours qui forment les trois parties du livre. Cette thèse n'est pas convaincante : le XII^e siècle ne me paraît pas être un tournant si crucial dans l'histoire de l'hétérosexualité. L'ouvrage pose des problèmes de contexte, de source et de vocabulaire. Je voudrais donc, tour à tour, développer ces trois aspects, en me concentrant sur le Moyen Âge central, moment fortement sollicité dans le livre.
- 4 La très forte valorisation du couple hétérosexuel est bien antérieure au XII^e siècle. Sans remonter à la civilisation grecque pour laquelle des travaux ont pu montrer, contrairement à ce que pensait Michel Foucault, que l'homosexualité était une forme intégrée à une sexualité plurielle ou que la pédérastie était d'abord un facteur d'intégration sociale du citoyen dans la vie civique¹, on sait que dès le I^{er} siècle de notre ère, comme l'a montré Paul Veyne il y a plus de trente ans dans un célèbre article des *Annales*², le citoyen romain est devenu un mari monogame aimant son épouse et le couple hétérosexuel, un modèle à suivre. Le christianisme, dès ses fondements, vient rappeler aux chrétiens que l'acte charnel est un acte hétérosexuel (Ève est, pour Adam, l'« être qui lui est assorti »). Dans ses *Morales sur Job* (XXXI, XLV, 90) Grégoire le Grand (pape de 590-604) fait parler Luxure qui proclame : « Si Dieu n'avait pas voulu que les êtres humains s'unissent dans le plaisir du coït, il n'aurait pas fait au commencement du genre humain le masculin et le féminin ». De saint Augustin à Thomas d'Aquin en passant par Gratien ou Pierre Lombard, tous les écrits sur la *porneia*, c'est-à-dire la fornication, la sexualité débridée ou hors des normes découlant de la Faute, reposent sur l'hétérosexualité. De la même manière, il serait aisé de démontrer que les relations homosexuelles sont condamnées bien avant le XII^e siècle³. Dans ces conditions, il est difficile d'accepter qu'au Moyen Âge, « ... la logique et la culture du couple homme/femme étaient *a priori* peu compatibles avec les exigences fondamentales du christianisme » (p. 74). La culture médiévale, avant et après le XII^e siècle, est profondément hétérosexuelle.
- 5 Au cours du « moment grégorien », le seul changement que l'on peut observer, consécutif à une intense réflexion théologique et canonique sur le mariage (hétérosexuel) et à une opposition de plus en plus radicale entre clercs et laïcs, est la mise en place d'un double modèle normatif combinant une déssexualisation des clercs

(condition même de leur supériorité) et une hétérosexualité laïque à l'intérieur du mariage (qui devient un sacrement en 1181) dans le seul but de procréer. Un tel système exclut encore plus radicalement qu'auparavant (ce n'est donc pas une nouveauté) toute autre forme de sexualité, qu'elle soit homosexuelle ou hétérosexuelle. Ces normes plus rigoureuses n'empêchent pas, comme dans les siècles passés, l'existence d'une « subculture » et de pratiques, y compris homosexuelles, ne les respectant pas. Dans le contexte d'un contrôle clérical renforcé sur la société, toute forme de sexualité stérile, sans lien avec la procréation, est donc condamnée de plus en plus fortement à partir des XII^e et XIII^e siècles. Dès lors, la condamnation de la sodomie (homosexuelle et hétérosexuelle) n'a rien d'original. C'est un acte sexuel jugé « contre nature » comme la bestialité, la fellation ou la masturbation, autres formes du crime d'Onan. En ce sens, le genre de chacun des partenaires au Moyen Âge n'est pas le moyen le plus pertinent de catégoriser l'activité sexuelle. Celle-ci est d'abord « quelque chose qu'un homme fait subir à une femme » et un coït ne peut être considéré comme autre chose qu'un rapport entre un être actif et un être passif (voir, dans ce même numéro, la recension de l'ouvrage de Ruth M. Karras). Il n'existe donc pas à l'époque médiévale d'identité ou de culture ni même d'orientation hétérosexuelle ou homosexuelle, mais uniquement des pratiques. L'homme et la femme ne se définissent pas par rapport à leur genre mais en fonction de leur rôle (actif/passif) dans la sexualité.

- 6 Le second problème posé par cet ouvrage est celui de la documentation. Les textes littéraires convoqués par l'auteur mettent effectivement en scène un milieu chevaleresque très homosocial. Mais, ce sont de pures constructions très éloignées de la « réalité » sociale. Et quand bien même cette micro société aurait été aussi homosociale que ce qu'elle donne à voir dans ses œuvres, elle ne représente qu'une infime partie de la population. Les sociétés paysannes de l'époque féodale sont profondément mixtes. Le but de cette littérature est de glorifier (à l'intention d'un public très restreint) des valeurs chevaleresques masculines comme la largesse, la bravoure ou la courtoisie. Ce type de documentation ne doit pas être pris comme un réservoir d'informations dans lequel on peut puiser, il possède au contraire une logique interne et surtout une finalité : affirmer, en utilisant des codes spécifiques et précis, une domination sociale et une domination masculine en montrant la supériorité des valeurs aristocratiques et viriles.
- 7 Concernant encore la documentation (et donc le plan général de l'ouvrage), il me semble qu'on ne peut pas opposer et donc isoler un discours du clergé, de la noblesse et des médecins. Il s'agit d'un même discours qui emprunte certes des canaux et des modalités différents, mais qui rend compte de valeurs circulant dans les mêmes eaux sociales. Opposer par exemple, comme le fait l'auteur, « culture chrétienne » et « amour courtois » (p. 74) ne me paraît pas pertinent. Le phénomène de l'amour courtois est profondément chrétien.
- 8 Se pose enfin un troisième problème, celui du lexique. L'auteur a raison de prendre en compte le vocabulaire de l'affection : *amor*, *amicitia*, *affectio*, *fides* etc. ; car l'étude de ces mots peut nous permettre, au delà des stéréotypes, de qualifier une relation entre deux individus de sexe opposé ou de même sexe. Mais il convient d'insister sur le fait qu'à l'époque féodale, c'est le même champ lexical qui désigne ou qualifie les liens conjugaux et les relations féodo-vassaliques, ces liens « d'homme à homme ». Lorsqu'ils s'adressent à un ami, la majorité des auteurs – moines ou chanoines pour la plupart, au XII^e siècle encore – empruntent des voies plus sensuelles et érotiques que celles prises

par le mari pour son épouse ou l'amant pour celle qu'il aime. Cela ne signifie pas nécessairement qu'ils éprouvent un désir homosexuel. Comme on le trouve encore dans le *Cantique des Cantiques* et ses gloses, ou dans l'expression de l'amour des mystiques pour Dieu, cet érotisme est davantage adossé aux choses spirituelles qu'aux choses charnelles.

- 9 Après la lecture de ce livre, publié dans une collection qui a pour fonction d'être diffusée auprès d'un large public, bon nombre de personnes et même des historiens contemporanéistes ou des chercheurs dans d'autres sciences sociales vont penser que le Moyen Âge était un monde profondément homosocial, homoaffectif voire homosexuel jusqu'au XII^e siècle et qu'ensuite, malgré des résistances, il est devenu hétérosexuel, ce qui est faux. Ce qui est juste en revanche – et la parution de cet ouvrage vient nous le rappeler – c'est que les historiens doivent aussi étudier la manière dont s'est progressivement construite et imposée la norme hétérosexuelle.
-

NOTES

1. Voir, par exemple, Kenneth James Dover, *Homosexualité grecque*, Paris, La Pensée sauvage, 1982 (éd. originale, 1978) ou Bernard Sergent, *L'homosexualité dans la mythologie grecque*, Paris, Payot, 1984.
2. Paul Veyne, « La famille et l'amour sous le Haut-Empire romain », *Annales E.S.C.*, 1, 1978, p. 35-63.
3. Pour éviter d'accumuler les exemples, je renvoie à l'ouvrage fondamental de Mark Jordan (non cité par L.-G. Tin), *L'invention de la sodomie dans la théologie médiévale*, Paris, Epel, 2007 (édition originale, 1997).